

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 43

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
OCTOBRE 2019 ISSN 2431-1979

LECTURES ANGLAISES



Sibbald's Circulating Library par W. B. Johnstone (1786). On reconnaît, à gauche, le poète Robert Burns, vers lequel, à droite, le jeune Walter Scott a les yeux levés. Lady Stair's House Museum, Edinburgh

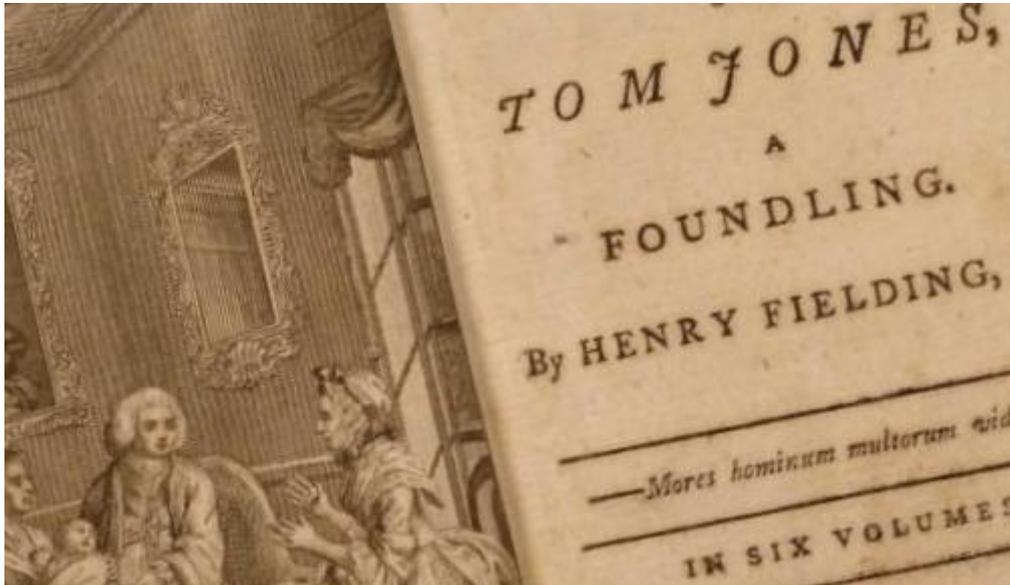
Henry Fielding Alfred Tennyson

LA CHRONIQUE D'UNE LECTRICE ENTHOUSIASTE

Ce que j'aime chez Edward Morgan Forster

Avez-vous lu *Tom Jones* ?

Un chef-d'œuvre vieux de 270 ans



C'est en feuilletant les numéros de 1767 de *L'Année littéraire* d'Élie Catherine Fréron (1718-1776) que l'envie me prit de lire intégralement – je n'en avais jusqu'ici lu que quelques chapitres, tantôt en anglais, tantôt en français – l'*Histoire de Tom Jones, enfant trouvé* que l'écrivain anglais Henry Fielding (1707-1754) publia en 1749. Notre critique du XVIII^e siècle n'est pas avare de mots élogieux pour présenter la quatrième édition de la traduction française de ce roman par Pierre-Antoine de La Place (1707-1793), connu comme traducteur de Shakespeare : « *Tom Jones* est sans contredit la meilleure des productions de M. Fielding ; et dans la liste des romans, sa place est assignée à côté des plus ingénieux, des plus intéressants, des plus utiles et des plus moraux.¹ » Sa lecture achevée, on peut encore aujourd'hui comme Élie Catherine Fréron en 1767 écrire que « c'est véritablement un ouvrage de génie² ». Il n'y a pas de place à l'ennui pour le lecteur d'aujourd'hui qui est vite gagné par l'atmosphère enjouée d'un roman riche en situations succulemment décrites comme l'inoubliable crépage de chignon entre commère Brown et Mariette Seagrim supposée grosse des œuvres de ce sacré chaud lapin de Tom Jones :

[Mariette] eut vite fait sauter la coiffe de commère Brown et, agrippant d'une main ses cheveux, de l'autre elle fit ruisseler à son tour le sang des narines de l'ennemi.

Il est heureux pour les femmes que le siège de la guerre pugilistique ne soit pas le même pour elles que pour les hommes ; mais, bien qu'elles puissent paraître s'écarter quelque peu de leur sexe quand elles se lancent dans la bataille, j'ai remarqué qu'elles ne s'oublient jamais au point d'attaquer la poitrine de l'autre, où quelques coups de poing seraient fatals à la plupart. Ce pourquoi elles s'attaqueraient au nez, partie d'où il est plus aisé de faire couler le sang ; mais cela me paraît une supposition quelque peu outrée et un peu méchante aussi.

Commère Brown avait en cela un grand avantage sur Mariette ; car elle n'avait, en vérité, pas de seins, sa poitrine (si l'on peut dire) ressemblant exactement, aussi bien par la couleur qu'à bien d'autres égards, à un ancien parchemin sur lequel on eût pu battre le tambour pendant fort longtemps sans lui causer grand dommage.

Mariette, indépendamment de son malheureux état, était bien différemment conformée en cette région, ce qui eût pu inciter l'envieuse Brown à lui porter un coup fatal, si l'heureuse arrivée de Tom Jones n'avait à ce moment mis une fin immédiate à cette scène sanglante.³

La scène au cours de laquelle Tom Jones découvre l'infidélité de Mariette séduite par le philosophe Square n'est pas moins désopilante :

Il avait sur la tête un bonnet de nuit appartenant à Mariette, et, aussitôt la couverture tombée, ses deux grands yeux écarquillés se fixèrent sur Jones, de sorte que, l'idée de la philosophie venant s'ajouter à la figure ainsi révélée, il eût été bien difficile à tout spectateur de réprimer un rire immodéré.⁴

Si, comme le note Henry Fielding, « pour les livres tout comme pour les hommes, les bons ne survivent pas toujours aux mauvais⁵ », ce n'est heureusement pas le cas de *Tom Jones* dont la lecture, 270 ans après sa publication, reste un pur régal. Sans doute n'a-t-il pas aujourd'hui auprès du grand public la côte des romans de sa compatriote Jane Austen, mais il n'en occupe pas moins une place non négligeable dans les littératures européennes. N'est-ce pas Goethe qui confiait à Eckermann en parlant de la littérature allemande : « Nos romans, nos tragédies, d'où les tenons-nous si ce n'est de Goldsmith, de Fielding et de Shakespeare ?⁶ » Je ne sais pas si Mozart a lu *Tom Jones*, mais quand dans *L'Enlèvement au sérail* Blonde résiste à Osmin en s'écriant : « Les femmes ne sont pas des marchandises qu'on offre ! Je suis anglaise, née pour la liberté, et je défie quiconque veut me contraindre !⁷ », comment ne pas penser à cette belle réplique de Madame Western s'opposant à son frère au sujet de la belle et charmante Sophie avec laquelle Tom Jones finira par convoler en justes noces après bien des aventures : « Les femmes anglaises, mon frère, ne sont pas, Dieu merci, des esclaves. On ne peut pas nous enfermer comme les Espagnoles ou les Italiennes. Nous avons autant droit à la liberté que vous.⁸ »

Au Génie, « don du Ciel, sans l'aide de qui nous luttons en vain contre le courant de la nature », Henry Fielding demandait d'emplir ses pages d'humour, « afin d'enseigner aux hommes à avoir assez de bonté de cœur pour ne rire que de la folie des autres et assez d'humilité pour s'affliger de la leur⁹ ».

📖 1. Lettre VIII du tome second de *L'Année littéraire. Année M. DCC. LXVII. Par M. Fréron [...]*, p. 211. 2. *Ibid.*, p. 213. 3. Henry Fielding, *Romans*, textes présentés, traduits et annotés par Francis Ledoux, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1964, p. 706-707. 4. *Ibid.*, p. 755. 5. *Ibid.*, p. 853. 6. *Conversations de Goethe avec Eckermann*, traduction de Jean Chuzeville, Gallimard, 1988, p. 127. 7. *Guide des opéras de Mozart*, sous la direction de Brigitte Massin, Fayard, 1991, p. 434. 8. Henry Fielding, *op. cit.*, p. 850. 9. *Ibid.*, p. 1214. 10. *Ibid.*, p. 598-599.

Henry Fielding et William Hogarth

On peut dire de l'écrivain Henry Fielding et de son aîné le peintre William Hogarth (1697-1764) qu'ils faisaient la paire. Quelques pages de *Tom Jones* témoignent de cette amicale complicité comme le portrait que l'écrivain brosse de Mlle Brigitte en s'inspirant d'une gravure du peintre : « La demoiselle, pas plus que son soupirant, ne brillait par la beauté. Je tenterais bien de peindre son portrait, si ce n'avait déjà été fait par un maître plus capable, M. Hogarth lui-même, pour qui elle posa il y a bien des années ; ce peintre l'a fait dernièrement figurer dans une gravure représentant un matin d'hiver, qu'elle pouvait symboliser sans impropriété, et on peut l'y voir se rendant à pied (car elle va à pied sur la gravure) à l'église de Covent Garden, suivie d'un petit laquais famélique qui porte son livre de prières.¹⁰ »

Four Times of the Day – Morning
par William Hogarth (1738)



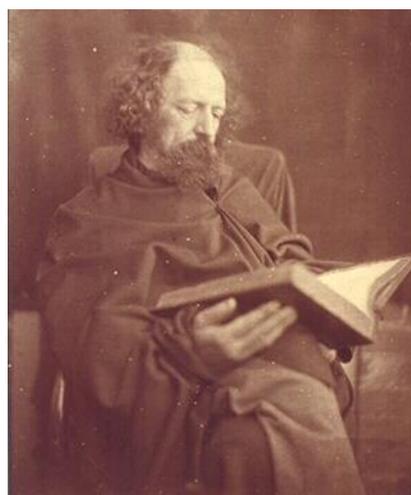
En relisant Virginia Woolf

Orlando fut un homme jusqu'à l'âge de trente ans ; moment où il devint une femme et l'est resté jusqu'à ce jour sans désenparer.

Virginia Woolf, *Orlando*, traduction par Jacques Aubert (Gallimard)

Comment j'ai découvert Alfred Tennyson

C'est après avoir lu *Nuit et jour* de Virginia Woolf que je m'intéressai à Alfred Tennyson. Ce fut comme si je m'étais trouvé à la place de Mr. Denham quand Mrs. Cosham fait cette remarque : « Non, les hommes ne sont pas comme les femmes. Je crois bien qu'Alfred Tennyson a dit vrai sur ce point comme sur tant d'autres.¹ » Ce qui m'émeut le plus chez Alfred Tennyson est l'esprit de tolérance dont il s'est fait l'apôtre dans un poème comme *Akbar's Dream (Le Rêve d'Akbar)* : « *I cull from every faith and race the best* » (« Je cueille en chaque culte, en chaque race, le meilleur² »). Il m'arrive aussi de rêver à un temple, « *neither Pagod, Mosque, nor Church*³ », ouvert « *to every breath from heaven*⁴ ».



Alfred Tennyson en 1875

Photo de Julia Margaret Cameron (1815-1879)

📖 1. Virginia Woolf, *Nuit et jour*, traduction par Françoise Pellan, in *Œuvres romanesques*, I, édition publiée sous la direction de Jacques Aubert, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2012, p. 508. 2. Alfred Tennyson, *Le Rêve d'Akbar et autres poèmes*, traduit de l'anglais par Claude Dandréa, Orphée/La Différence, 1992, p. 160-161. 3. *Ibid.*, p. 166-167. 4. *Ibid.*, p. 168-169.

Ce que j'aime chez Edward Morgan Forster



LA CHRONIQUE D'UNE LECTRICE ENTHOUSIASTE

« La maison est vieille, petite, absolument délicieuse – des briques rouges.¹ » Les vieilles demeures anglaises ont un charme irrésistible. Voyez comme *Howards End* agit sur Margaret, l'une des héroïnes du roman du même nom d'Edward Morgan Forster, à laquelle un voyage en voiture avait fait perdre tout sentiment de l'espace : « Prisonnière d'un temps désolé, elle retrouvait ce sens de l'espace que la voiture avait tenté de lui ravir. Il lui revenait à l'esprit que dix kilomètres carrés ne sont pas dix fois plus merveilleux qu'un kilomètre carré et qu'un millier de kilomètres carrés n'équivaut pas, en pratique, au ciel. Pour que s'évanouît cette hantise de l'énorme qu'encourage Londres, il lui avait suffi, dans *Howards End*, passant du hall à la cuisine, d'entendre ruisseler, de part et d'autre, l'eau, selon la ligne de partage du toit.² »

J'ai beaucoup aimé un roman comme *Howards End*. Il y a cette page fameuse sur la *Cinquième Symphonie* de Beethoven, « le bruit le plus sublime qui ait jamais empli oreille humaine³ ». Il y a l'engouement de Léonard pour les *Pierres de Venise* de John Ruskin, « le plus grand des maîtres de la prose anglaise, à son sens⁴ ». Et il y a – je passe sur les goûts musicaux de Mrs Munt se souvenant « d'une histoire de faune, avec un titre français, qui mettait Hélène en extase⁵ » – cette belle référence au poème topographique de Michael Drayton à propos du Hertfordshire⁶. Quel bonheur, enfin, que d'ouvrir ses fenêtres, « s'accouder [...] au soleil, face à la beauté des collines, des jardins, des églises de marbre, avec, juste au-dessous, l'Arno gargouillant contre le quai qui borde la route⁷ ». Je cite *A Room with a View (Chambre avec vue)* lu avec plaisir après avoir vu le film de James Ivory.

📖 1. Edward Morgan Forster, *Howards End*, traduction de Charles Mauron, in *Rencontres et destins*, Omnibus, 2011, p. 435. 2. *Ibid.*, p. 597. 3. *Ibid.*, p. 458. 4. *Ibid.*, p. 473. 5. *Ibid.*, p. 464. 6. *Ibid.*, p. 595. 7. Edward Morgan Forster, *Avec vue sur l'Arno*, traduction de Charles Mauron, in *Rencontres et destins*, op. cit., p. 265.